

REVELARD
Rachel
L1 Arts du spectacle

Écriture sur Subliminal, par la Compagnie Arcosm

Une image. Puis deux, puis trois, tout un tas qui s'empilent dans l'esprit du spectateur, subliminales, mais la suivante n'efface jamais la précédente dans ma mémoire, tout reste vif. Cette pièce chorégraphique si touchante a été créée par la Compagnie Arcosm. À l'initiative de cette création, deux hommes issus de deux disciplines différentes ; Thomas Guerry pour la chorégraphie et Camille Rocailleux pour l'aspect musical puisqu'il est pianiste, percussionniste et compositeur. Le premier a été formé tout d'abord au Conservatoire National de Région de Lyon puis au Conservatoire National Supérieur de Musique et de Danse de cette même ville. Sur scène, nous pouvons voir évoluer Thomas Guerry ainsi qu'Anne-Cécile Chane-Thune, Noémie Ettlin, Quelen Lamouroux, Thomas Demay et Sylvain Robine.

Quand la lumière s'éteint, à la fin du spectacle, le public se retrouve dans le noir, mais toutes ces images défilent encore sur ses rétines écrans. Et le fil entre la première et la dernière se fait prégnant. Au début du spectacle, les danseurs ont sur le visage une expression de crainte, couplée avec les paroles du « dictateur », ils regardent de partout, s'entraident, sont mis à nus, s'agitent, gênés. Mais à la fin, dans leur dernière chorégraphie tous ensemble, ils ont cette expression de béatitude, signifiant le bonheur qu'ils trouvent dans la danse. Comment, dans un spectacle dénonçant pragmatiquement la manipulation des médias, arriver à une telle évolution, d'une tonalité alarmante pour faire réagir à cette tonalité de cohésion et du plaisir de danser ? Quelles images renvoient au spectateur cette idée de voyeurisme incessant des médias ? Et comment sélectionner quelques images pour les approfondir, quand tout ce qu'on voit sur scène nous touche, nous bouleverse, nous remue ?

À peine le noir établit dans la salle, on se retrouve dans cette ambiance angoissante de la perte de notre liberté quand nous sommes aveuglés par ce qu'on nous vend à la télévision. Le discours du dictateur, joué par le musicien derrière son écran est marquant, révoltant, et les danseurs sont manipulés, mis à nus, ne peuvent réagir. Ils dansent dans cette scène collective si fluide, où rien ne s'arrête, les corps sont sans cesse en mouvement. Ils s'habillent au fur et à mesure sans que le public s'en rende vraiment compte. Plusieurs images nous assaillent alors ; celle de migrants arrivant dans un pays inconnu, obligés de continuer leur route, sans cesse retenus par les bras des uns des autres, dissuadés par les discours secs des politiques, et prenant des habits au hasard sur leur passage, comme une protection sociale, une début d'intégration. Mais cela évoque aussi tout simplement pour moi le besoin de se forger une identité, pour n'importe quelle personne, dans son parcours, de s'habiller avec des critères sociaux, sans vraiment choisir ce qui lui plaît. Les danseurs ensuite enchaînent sur un tableau de danse collective, très intéressant au niveau de la chorégraphie, qui ne cesse d'alterner entre succession de mouvements fluides et gestes saccadés, ce qui surprend sans cesse le spectateur. Cet aspect continue par la suite, au moment où le présentateur du journal télévisé s'adresse à eux. Tout se mélange, c'est réellement impressionnant de voir les danseurs passer du support d'un match à une musique angoissante, en passant par le mime dansé et rythmé d'un jeu télévisé. Tout s'enchaîne, révélant leur pluridisciplinarité. La danse peut être saccadée puis couler. Tout ceci est incroyable du point de vue de la performance, et lourd de sens, trahissant cette manière des médias d'être vraiment de partout.

Le tableau où l'une des danseuse se tord comme après un accident m'a particulièrement émue. J'ai trouvé cela très beau, au sens naturel et pur de la Beauté. Ce corps apparaît sublime au public, déchirant. On ressent tout ce qu'elle veut nous dire. Elle remue dans tous les sens, comme après un accident, et une foule de gens, les figurants, tels des corbeaux, viennent la picorer. La fille au micro

tente une interview, et nous montre ainsi à quel point les médias sont invasifs. La danseuse au ciré jaune vient de subir un accident, mais la rupture à toute délicatesse ou tragédie de cet événement se fait par le voyeurisme des médias ; qui n'a aucune pitié, aucune humanité. Le duo qui suit est tout aussi touchant. Le danseur tente de la récupérer, s'accroche à son ciré, en une belle image de la mer, de ces migrants, comme si c'était le seul moyen de la récupérer, dans un superbe duo.

Dans ce spectacle, le chorégraphe n'oublie jamais le spectateur. Dans l'un des tableaux, celui où ils apportent les miroirs, nous comprenons comment les médias, en plus de manipuler des images extérieures, manipule aussi notre propre image, par la publicité, les stéréotypes, les idéaux corporels, etc.. C'est un moment où le public s'identifie puisque les miroirs sont face à lui, il peut comme s'y voir, se sentir concerné encore plus par ce qui est évoqué sur scène.

Les deux duos au milieu des miroirs restent projetés à l'écran de mes paupières tant ils sont sublimes. Les filles ne touchent jamais le sol, dans une évocation du duo d'Adam et Eve de Maguy Marin. C'est un instant privilégié pour ces couples, seuls avec eux-mêmes. Ils ne se lâchent pas, sont toujours ensemble, jusqu'à ce que la fille au micro entrent de nouveau en scène, évoquant cette manière des médias d'être intrusifs dans la vie privée des gens. Tout se brise, s'enchaînent alors de la part des danseurs des gestes répétitifs, las, jusqu'à ce que les filles tombent, comme si le sas d'un avion ouvert, tout s'envole. Cette image de l'avion est très prégnante tout le long du spectacle. Les hôtesse deviennent folles, hystériques, ne donnent plus les bonnes consignes. L'aéroport est ce lieu qui se veut rassurant alors qu'il peut être totalement angoissant. C'est aussi un symbole de passage, de rencontre, mais où tout ne dure qu'un instant, est éphémère, finalement comme le temps que le public passe face à ce spectacle. Les images sont subliminales, ne passent que subrepticement devant nous puisque cette œuvre chorégraphique est dense, tout s'enchaîne sans que le public ait le temps de respirer.

Mais comment alors retourner au calme ? Le chorégraphe y parvient avec le duo des deux filles, qui est purement magnifique. Ces siamoises sont ici empruntées d'animalité, comme si il n'y avait finalement plus d'humanité, et que la seule chose encore humaine était cet espèce de monstre animal. Il y a dans ce tableau l'absence de toute notion de voyeurisme des médias. Il a également réveillé en moi d'autres images, celle d'Aakash Odedra dans son œuvre *Inked*. Mais ce moment de paix est brisé par un danseur sous la couverture de survie. Dans son petit confort de cage doré, il vient emprisonner cette superbe sauvagerie à laquelle le public s'était tant attaché, puisqu'il était plein d'une vision optimiste de symbiose entre les êtres.

Cependant, ce spectacle ne se veut pas pessimiste sur l'humanité, et plus particulièrement sur la manière dont elle se fait manipuler par les médias. C'est pourquoi le chorégraphe fait revenir au final cette image d'union, ici par le chant. La danseuse Quelen chante dans son micro, en live, ajoutant cette idée d'union aussi dans les arts, là, sous nos yeux. Nous assistons en fait à cette réunion qui rééquilibre tout ce qui nous entoure. Elle superpose les sons. Plusieurs couples dansent ensemble, le présentateur-homme-politique-manipulateur vient danser aussi, pour arriver finalement à une réunification. Cette dernière évoque pour moi le fait que lorsque nous faisons les choses ensemble, de manière démocratique en prenant en compte l'avis des gens qui nous entourent, nous faisons des choses belles. Et alors, tout le monde sourit, est heureux, ce qui fait également sourire le public, les gens autours, tous les figurants entrés sur scène.

Subliminal est donc un spectacle qui restera gravé dans ma mémoire, par les forces des ses images et de ses significations si explicites. Le message quelque peu utopique de la fin mais si réconfortant m'a donné envie de danser avec eux, danser pour faire du bien, danser pour exprimer du beau, mais également danser pour dénoncer tout ce qui peut l'être par le mouvement des corps qui se laissent porter par leur propre énergie.

La pluridisciplinarité de cette œuvre accentue bien cette idée des deux choses importantes dans les médias : les images, mais également le son. Le choix de Thomas Guerry et Camille Rocailleux de mêler musique et danse était ici parfaitement pertinent, et tellement touchant. Finalement, l'audiovisuel réunit bien ces deux aspects, et la manipulation se fait par ces deux biais. Le public ressort avec des images marquantes, mais l'espace sonore résonne encore à ces oreilles.